



e-Pentagramme

bulletin électronique du Lectorium Rosicrucianum

Quelque part en Afrique

Tout est ...



Décembre | 2008



e-Pentagramme

*«Frappe,
Et Il ouvrira la porte.
Évanouis-toi,
Et Il te fera briller comme le soleil.*

*Tombe,
Et Il t'élèvera aux cieux.
Deviens rien,
Et Il te transformera en tout!»*

Rumi



Sommaire

Quelque part en Afrique

Tout est ...

2^{ème} année, No 11
Décembre 2008

QUELQUE PART EN AFRIQUE

Olive Schreiner



Le jeune homme surprit l'inconnu en s'asseyant à ses pieds tout en désignant le bâton sculpté d'une figurine qu'il tenait à la main.

— Oui, je vais te raconter, grommela l'inconnu, je vais tout te raconter, et il posa un doigt sur la grotesque petite sculpture, fit courir son doigt le long du bâton avec ferveur et se mit à parler de montagnes et de personnages fantastiques, jusqu'au moment où un oiseau survenant, une plume de ses ailes tomba sur lui. Enfin il se mit à bégayer, à balbutier comme si la seule chose importante était l'histoire qu'il avait à conter.

L'étranger leva les yeux et regarda le jeune homme :

— Je pense que je te comprends, que c'est bien à cela que tu veux en venir ?

Il sourit et commença :

— Dans une certaine vallée vivait un chasseur (il désigna la grotesque figurine en bois). Tous les jours il parcourait les bois à la chasse aux oiseaux. Un beau matin il arriva au bord d'un grand lac. Alors qu'il guettait l'arrivée de quelque oiseau dans les roseaux, une ombre immense tomba sur lui et dans l'eau il en vit le reflet. Il leva les yeux mais tout avait déjà disparu. Il ressentit alors un violent désir de revoir ce reflet encore une fois et attendit toute la journée. Mais le soir venu, il n'avait encore rien aperçu. Sombre et pensif il rentra chez lui la gibecière vide. Ses amis lui demandèrent la raison de son silence obstiné, mais il s'isola pour méditer. Ce n'est qu'à son meilleur ami qu'il put dire enfin :

— J'ai aperçu aujourd'hui une chose unique que je n'avais jamais vue. Un grand oiseau blanc planait dans le bleu infini, ses ailes d'argent toutes déployées. Depuis, il me semble qu'un grand feu consume mon âme. Ce n'était qu'une lueur, un scintillement, un reflet sur l'eau,

mais maintenant je ne veux rien d'autre que retrouver et prendre cet oiseau pour le garder.»

Son ami se mit à rire :

– Mais ce n'était qu'un rayon de soleil qui jouait sur l'eau, ou bien l'ombre de ta propre tête ! Demain, tu auras tout oublié !

Cependant, le lendemain et jour après jour, le chasseur était de plus en plus obsédé et cherchait dans les champs et les bois, au bord du lac et dans les roseaux. En vain. Et il ne visait plus les oiseaux. Quelle valeur pouvaient-ils bien avoir pour lui maintenant ?

– Mais qu'est-ce que tu as donc ? s'enquéraient ses amis.

– Il est devenu fou, affirmaient les uns.

– Bien pire, répondaient les autres :

– Il a vu quelque chose qu'aucun de nous n'a jamais vu, et il veut que ce soit un miracle !

Tous décidèrent de le laisser là, et le chasseur se retrouva seul. Un soir, alors que, très affligé, il errait dans la pénombre, un vieillard plus gros et plus fort que personne surgit soudain devant lui.

– Qui es-tu ? lui demanda le chasseur.

– Sagesse, répondit-il, mais certains me nomment Connaissance. J'ai vécu toute ma vie dans cette région mais on ne me voit que si on a beaucoup souffert, si les yeux ont versé beaucoup de larmes. Je ne parle qu'à quiconque est dans la douleur.

Le chasseur s'écria :

– Puisque tu as vécu ici très longtemps, parle-moi de ce grand oiseau blanc que j'ai vu planer dans le ciel bleu ? Les gens veulent me faire croire que c'est de l'imagination, que j'ai vu l'ombre de ma tête !

Le vieillard sourit :

– Son nom est Vérité. Celui qui le voit n'a plus jamais de repos. Il désirera le revoir jusqu'à la fin de sa vie.

Le chasseur s'exclama :

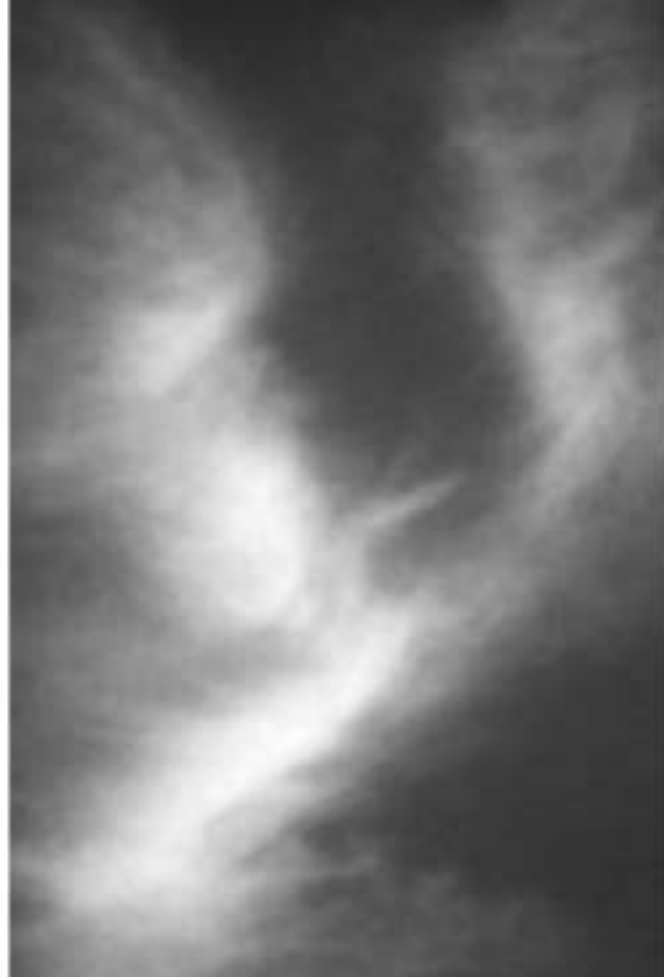
– Où puis-je le trouver ?

Mais le vieillard répondit :

– Tu n'as pas encore assez souffert, et il s'en alla.

Alors le chasseur sortit de la poche qu'il avait sur la poitrine son esprit imaginaire sous forme d'une sorte de navette où il enroula le fil de son désir, et passa la nuit à tisser un filet d'or qu'il étendit sur le sol le lendemain matin. Pénétré de crédulité superstitieuse, il y éparpilla quelques graines que son père lui avait données et qu'il gardait dans sa poche, sur sa poitrine. Elles ressemblaient à de petites boules blanches pelucheuses comme celles dont il sort de la poudre brune quand on marche dessus. Le chasseur s'assit et attendit ce qui allait se passer. Le premier oiseau qu'il prit était blanc de neige avec des yeux semblables à ceux d'une colombe. Son chant était magnifique :

– Un homme-dieu ! Un homme-dieu ! Le deuxième qui se prit dans le filet était noir et



mystérieux, avec de beaux yeux sombres capables de sonder le fond des âmes. Il n'émit qu'un seul mot en chantant :

– Immortalité !

Le chasseur les prit dans ses bras en se disant :

– Tous deux appartiennent certainement à la merveilleuse famille de la Vérité.

Alors en apparut encore un, vert et or, qui lança un cri aigu comme celui d'une marchande :

– Récompense après la mort, récompense après la mort ! Et le chasseur dit :

– Si tu n'es pas la beauté, tu ne peux être que l'essence même de la beauté ! et il s'en empara. Il en vint encore d'autres aux couleurs éclatantes, et tous chantaient joyeusement jusqu'au moment où il n'y eut plus de graines. Le chasseur les rassembla tous, construisit une cage en fer qu'il appela « Nouvelle Croyance » et y enferma ses oiseaux.

Sur ce arrivèrent toutes sortes de gens chantant et dansant.

– Ô heureux chasseur ! clamaient-ils, Ô homme extraordinaire, quels splendides oiseaux ! Et comme leur chant est merveilleux !

Personne ne demanda jamais d'où ces oiseaux venaient ni comment ils avaient été pris. Ces gens ne faisaient que chanter et danser. Et le chasseur, dans sa joie, disait :

– J'ai ici capturé la Vérité. Un jour elle perdra ses plumes et m'apparaîtra sa forme blanche comme neige !

Le temps passa, les hommes chantaient et dansaient. Mais le chasseur finit par se décourager et, comme auparavant, il se remit à errer tristement. Son désir indicible s'était réveillé. Un jour, s'asseyant pour pleurer, Sagesse se présenta à lui comme par hasard. Il lui conta ce qu'il avait fait. Un triste sourire apparut sur les lèvres de Sagesse :

– Innombrables sont les hommes qui ont jeté ce filet pour capturer la Vérité sans jamais la prendre ! Elle ne veut pas manger des graines de la simple crédulité. Ses petites pattes ne se prennent pas dans les mailles des désirs. Elle ne veut pas respirer l'air de ces vallées. Les oiseaux que tu as pris ne sont que des leurres. Ils sont beaux et aimables, néanmoins mensongers ; la Vérité ne les connaît pas.

Le chasseur s'écria :

– Faut-il que je reste tranquillement à attendre, consumé par le feu de mon immense désir ? Le vieillard répondit :

– Ecoute, comme tu es très affligé et que tu souffres beaucoup, je vais te dire ce que je sais. Celui qui est arrivé là où tu es pour trouver la Vérité doit quitter pour toujours les vallées de la crédulité et des superstitions, sans rien emporter. Il lui faut se diriger exclusivement vers le pays de l'abnégation et de la privation, s'y installer et ne succomber à aucune tentation. Quand la lumière apparaîtra, il devra s'élever et suivre la lumière vers le pays où le soleil brille à tout jamais. Il devra escalader les montagnes de l'inéluctable réalité. Il faut qu'il les gravisse car c'est derrière elles que se trouve la Vérité.

– Il la prendra et la gardera, il l'enfermera dans ses bras ! s'écria le chasseur.

Sagesse hocha la tête :

– Il ne la verra ni ne la gardera jamais. Il n'en est pas encore arrivé si loin.

Le chasseur s'exclama : « Il n'y a donc aucun espoir ? » Et Sagesse de répondre :

– Si. Certains ont gravi ces montagnes. Ils ont franchi un à un ces rocs arides et, errant dans les hauteurs, quelques-uns ont réussi à trouver et ramasser une plume blanche et argent perdue par l'oiseau de la Vérité. Le vieillard levant un doigt dans l'attitude d'un prophète continua :

– Et il arrive que, si ces hommes rassemblent assez de plumes argentées, en fassent un cordon et en confectionnent un filet, la Vérité s'y laisse prendre. *Seule la Vérité peut enfermer la Vérité.* »

Le chasseur se leva et dit : Je pars. Mais Sagesse le retint :

– Je t’avertis, quiconque quitte ces vallées ne revient jamais. Pleurerais-tu des larmes de sang pendant sept jours et sept nuits aux confins de ces régions, le retour est exclu. Qui va là ne peut s’en retourner. Aucune récompense sur cette route qu’il doit absolument suivre de par sa propre volonté, poussé par un immense amour. Seul son effort est son salaire.

– Je pars, reprit le chasseur. Mais, dis-moi, quand j’arriverai à ces montagnes, quel chemin faut-il que je prenne ?

Sagesse répondit :

– Je suis l’enfant de milliers d’expériences et de la connaissance séculaire. Je ne peux aller que là où beaucoup d’autres sont parvenus avant moi. Ces montagnes ne sont accessibles qu’à un petit nombre, et chacun doit trouver son propre chemin, le suivre à ses propres risques. Il n’entendra plus ma voix. Peut-être que je l’accompagnerai, mais je ne peux le précéder.

Alors Sagesse disparut. Le chasseur fit demi-tour, se dirigea vers la cage et en cassa les barreaux de fer de ses propres mains, ce qui lui fit une profonde blessure. Souvent il est plus facile de construire que de détruire. Un par un il rendit la liberté à ses oiseaux. Mais il retint celui qui avait les plumes sombres et regarda ses yeux merveilleux. L’oiseau poussa un cri grave et perçant :

– Immortalité ! Sur ce, le chasseur se dit :

– Je ne peux m’en séparer, il n’est pas lourd et n’a pas besoin de nourriture, je le prends avec moi et le porterai sous mes vêtements. Il le cacha sous son manteau. Cependant l’oiseau devenant de plus en plus lourd pesait comme un plomb sur sa poitrine. Bientôt, n’arrivant plus à avancer ni à sortir de la vallée, il prit l’oiseau et s’écria en le contemplant :

– Ô bel oiseau bien-aimé, ne puis-je te garder ?

Il ouvrit les mains tristement :

– Va, dit-il, peut-être que le chant de la Vérité retentit comme le tien ? Je ne l’entendrai plus.

Et l’oiseau s’envola pour toujours. Aussitôt le chasseur saisit le fil du désir sur la navette de son imagination, le déroula, le jeta et remit la petite navette vide dans son sac. Car si le fil avait été filé dans cette vallée, la navette venait d’un pays inconnu. Il s’apprêtait à partir quand arrivèrent des gens qui criaient :

– Idiot, canaille, fou ! Pourquoi as-tu ouvert la cage et laissé partir les oiseaux ?

Il voulait répondre mais ils ne l’écoutaient pas.

– La vérité ? Qu’est-ce que c’est ? ça se mange ? ça se boit ? Qu’est-ce qui l’a jamais vue ? Tes oiseaux, eux au moins, étaient vrais, on les entendait chanter ! Imbécile, race de vipère, athée, tu nous souilles l’atmosphère.

Certains criaient :

– Il faut le lapider ! et d’autres :

– En quoi cela nous concerne-t-il ? Que cet idiot déguerpisse !

Et ils finirent par s’en aller cependant que certains commençaient à lui jeter des pierres et de la boue. A la fin, plein d’écorchures, de plaies et de bosses, le chasseur s’échappa dans l’obscurité des bois. Il marcha et marcha, l’ombre se faisait de plus en plus épaisse et il se retrouva aux confins du pays, là où il fait toujours nuit. Il franchit cette limite : il n’y avait vraiment aucune lumière et il dû continuer à tâtons. Mais chaque branche qu’il saisissait se cassait, le sol était couvert de cendres où à chaque pas ses pieds s’enfonçaient. Une nuée fine, impondérable, flottait devant lui. Il s’assit sur une pierre, enfouit son visage dans ses mains et se mit à attendre la lumière au pays de l’abnégation et des privations. Il faisait nuit même dans son cœur.

Alors s’éleva des marécages à droite et à gauche un brouillard glacial qui le recouvrit. Une pluie fine à peine visible tomba dans l’obscurité et forma de grosses gouttes sur sa tête et ses



vêtements. Les battements de son cœur ralentirent et ses membres se raidirent. Soudain il vit venir à lui dans le lointain deux feux follets qui dansaient gaiement. Il leva la tête pour mieux les voir. Ils dansaient, si clairs, si chauds, comme de petites étoiles de feu qui s'arrêtèrent devant lui. Un souriant visage féminin avec des fossettes et des cheveux d'or lui apparut dans l'une de ces flammes brillantes. Dans l'autre, il vit des perles, comme de petites bulles rieuses dans un verre de vin mousseux. Sans arrêt elles dansaient et sautaient de haut en bas devant lui.

– Mais qui êtes-vous ? demanda le chasseur. Qui vient vers moi dans ma sombre solitude ?

Elle s'écrièrent :

– Nous sommes des petites sœurs jumelles, la sensualité. Notre père est la nature humaine, notre mère, sa prolifération. Nous sommes aussi vieilles que les montagnes et les fleuves, aussi vieilles que le premier homme. Nous ne mourrons pas, ajoutèrent-elles en riant.

– Ô laisse-moi t'embrasser, dit la première, mes bras sont doux et chauds, ton cœur est

gelé mais je vais le réchauffer. Viens donc ! La deuxième parla à son tour :

– Je vais faire pénétrer en toi mon souffle ardent. Ton cerveau est engourdi et tes membres raidis mais ils redeviendront forts et actifs. Viens, prends mon souffle.

Et toutes deux dirent :

– Accompagne-nous, viens chez nous. Les âmes élevées que tu attends ici dans les ténèbres sont arrivées jusqu'à nous ; nous sommes venues à elles et elles ne nous ont jamais quittées. Tout le reste est tromperie, nous, nous sommes la réalité, nous sommes vraies. La Vérité est une ombre. La vallée de la superstition est une farce. La terre est comme elle est, les arbres sont tous pourris. Mais touche-nous, nous sommes bien vivantes ! Tu ne peux douter de nous. Sens, mais sens comme nous sommes chaudes ! Ô viens, viens avec nous !

Elles tournaient maintenant autour de sa tête. Sur son front il avait des sueurs froides qui coulaient, brillantes, et l'aveuglaient. Son sang glacé recommença à circuler. Et il dit :

– Oui, pourquoi mourir ici dans cette terrifiante obscurité ? Elles me réchauffent, elles ont refait circuler mon sang qui s'était figé.

Et il leur tendit les bras. Soudain apparut devant ses yeux l'image qu'il avait tant aimée et ses bras retombèrent.

– Viens avec nous, criaient les jumelles.

Il frappa des mains devant sa figure.

– Vous m'aveuglez, hurla-t-il. Vous réchauffez mon cœur, oui, mais vous ne pouvez pas me donner ce que je désire. Je reste ici à attendre, à attendre la mort. Allez-vous en ! Il éleva ses mains vers son visage et ne les écouta plus. Quand il regarda de nouveau, les deux feux follets scintillants avaient disparu au loin. Et la longue, longue nuit continua. Tous ceux qui quittent la vallée de la crédulité et des superstitions doivent le faire à travers les ténèbres. Un petit nombre

le font en quelques jours, d'autres mettent des mois, d'autres des années, certains y trouvent la mort.

Enfin le chasseur aperçut une vague lumière à l'horizon et se remit en route. Il atteignit la lumière et continua à marcher en plein soleil. Puis surgit devant lui la grande montagne des faits et réalités stériles. Limpide, la lumière solaire jouait sur les pentes tandis que les sommets se cachaient dans les nuages. Du pied s'élevaient de nombreux sentiers. Le chasseur lança un cri de joie, choisit la piste la plus directe et se mit à grimper. Rochers et crevasses répercutaient son chant. Sagesse avait exagéré : avec la hauteur cela aurait pu être pire et le chemin n'était pas si raide. Quelques jours, quelques semaines, tout au plus quelques mois et il atteindrait le sommet ! Il ne prendrait plus jamais une seule plume ni aucune de celles trouvées par les autres. Alors il tisserait son filet, attraperait la Vérité, l'éprouverait, la garderait, l'étreindrait !

Il riait joyeusement à la lumière du soleil et chantait à pleine voix. Impossible que la victoire lui échappe. Pourtant, après avoir marché un certain temps, le chemin devint plus abrupte. Il soufflait dans la montée. Il ne chantait plus tellement. A gauche et à droite s'élevaient des roches énormes sans mousse ni autre végétation. Dans le sol de lave s'ouvraient de profondes fissures et ça et là il semblait voir des ossements blanchis. Puis la piste commença à être moins visible. Ce n'était plus qu'une trace avec quelques empreintes de pas. A la fin elle disparut complètement.

Le chasseur ne chantait plus du tout, il grimpait laborieusement. Alors il parvint à une haute et lisse paroi rocheuse qui s'étendait à perte de vue.

– Je vais construire un escalier contre cette paroi et quand je parviendrai en haut, je serai presque arrivé, se dit-il avec courage. Il se mit furieusement à la tâche. Laissant courir le fil de son imagination, il déterra des pierres, mais la moitié d'entre elles ne convenaient pas. Le travail d'un demi mois s'écroula parce que les premières pierres étaient mal choisies. Néanmoins le chasseur travaillait sans relâche, et indéfiniment lui revenait cette idée :
– Après ce mur, j'y serai presque, et finie la corvée !

Enfin arrivé au sommet il regarda tout autour de lui. Loin sous lui flottait une brume blafarde sur la vallée de la crédulité superstitieuse tandis qu'au-dessus s'élançaient des montagnes gigantesques. D'abord elles lui avaient semblé peu élevées, mais vues de plus près elles se montraient d'une hauteur inimaginable. Du sommet jusqu'en bas elles étaient entourées de rocs ressemblant à des murs de terrasses qui couraient en larges cercles sur toute la hauteur. A la cime jouait l'éternelle lumière solaire. Il poussa un hurlement sauvage et se courba jusqu'à terre. En se relevant il était livide. Néanmoins, dans un silence total, il avança de nouveau en s'efforçant d'être le moins tendu possible. Pour ceux qui sont nés en bas dans la vallée, ici la respiration devient lourde, l'air est trop raréfié. Il soufflait donc avec peine et son sang ne circulait plus au bout de ses doigts. Arrivé à la paroi rocheuse, il se jeta de nouveau à la tâche.

Et celle-ci semblait n'avoir pas de fin. Il demeurait silencieux. Nuit et jour retentissait le bruit des outils avec lesquels il taillait des marches dans la roche impitoyable. Pendant des années il continua, véritable bourreau de travail. Mais quoique que, coupant et taillant dur, la paroi rocheuse le dominait et se prolongeait sans fin jusqu'au ciel. Souvent il demandait en priant qu'au moins quelque lichen prît racine sur ce mur nu pour lui tenir compagnie, mais il n'en fut rien.

Et les années passèrent. Il avait compté les marches qu'il avait taillées. Un petit nombre chaque année, pas plus. Il ne chantait plus, il ne disait plus :

– Je vais faire ceci ou cela. Il ne faisait que travailler. Un soir, comme le soleil se couchait, vinrent le regarder des monstres sinistres et sauvages sortant des trous et des fentes du roc.



– Mais arrête donc de travailler, toi, l'homme solitaire, et viens nous parler, criaient-ils.
– Le travail me sauve, si je m'arrête ne serait-ce qu'une seconde, vous vous glisserez vers moi, répondit-il.

Ils allongèrent encore plus leurs longs cous :

– Regarde dans la crevasse à tes pieds, lui dirent-ils. Vois-tu ce qui est dedans ? Des ossements blanchis. Tous les forts et courageux comme toi grimpent par le même chemin. Ils regardent en l'air et comprennent qu'il est insensé de continuer, qu'ils n'appréhenderont jamais la Vérité ni ne la verront jamais. Ils se couchent, exténués, et ne se réveillent jamais. Le sommeil c'est le repos. Si tu dors, tu n'existes plus, tu ne te fais plus mal aux mains, et encore moins au cœur.

Le chasseur éclata d'un rire sarcastique :

– Croyez-vous, harpies, que je vais abandonner ce qui fait mon amour, que j'ai erré seul au pays des ténèbres et résisté aux tentations, que je me suis aventuré là où personne n'a jamais été, et me suis esquivé à trimer tout seul pour me reposer maintenant, et attendre que vous me reconfortiez ? Et il leur rit au nez.

Les harpies, échos du désespoir, s'enfuirent car le rire d'un cœur fort et courageux leur porte toujours un coup fatal. Elles réapparurent pourtant et le dévisagèrent :

– Sais-tu que tu es devenu tout blanc, que tes mains commencent à trembler comme celle d'un enfant ? As-tu remarqué que la pointe de la navette est cassée et qu'elle est d'ailleurs fendue. Si jamais tu réussis à gravir cet escalier, ce sera la dernière fois. Jamais tu n'en graviras plus un autre.

Il répondit :

– *Comme si je ne le savais pas !* et il reprit son dur labeur. Ses vieilles mains sèches taillaient les pierres, mais la réussite était de moins en moins bonne, car ses doigts étaient raides et déformés. Il perdit sa force et sa beauté.

Finalement, ce fut un visage vieilli et ridé qui regarda au-dessus des rocs et vit les montagnes immémoriales qui s'élevaient jusque dans les nuages blancs. Mais c'était la fin de son travail. Le vieux chasseur joignit ses mains fatiguées et s'allongea au bas du mur à l'endroit où il

s'éreintait depuis si longtemps. Enfin il pouvait s'endormir. Sous lui, au-dessus de la vallée, glissait un épais brouillard blanc. Des lambeaux de brume se déchirèrent, il ouvrit ses yeux mourants et aperçut les arbres et les près de sa jeunesse. Du lointain sembla venir l'appel de ses oiseaux sauvages et il entendit des gens chanter et danser. Il crut même entendre les voix de ses vieux amis. Encore plus loin il vit le soleil briller au-dessus de son ancienne maison. Ses yeux se remplirent de grosses larmes.

– Ah, qui meurt là, au moins, ne meurt pas seul, se dit-il en pleurant.

Les lambeaux de brouillards se rapprochèrent et il détourna les yeux.

– J'ai cherché, se dit-il, j'ai travaillé dur de longues années mais je ne l'ai pas trouvée. Je ne me suis pas reposé, je ne me suis pas plaint mais je ne l'ai pas vue. Maintenant je suis au bout de mes forces. A cet endroit où je suis allongé, épuisé, d'autres viendront, jeunes et forts. Ils auront monter grâce aux marches que j'ai taillées, le long de l'escalier que j'ai construit. Ils ne sauront jamais le nom de l'homme qui a fait cela. Ils se moqueront de la maladresse du travail. Si les pierres s'ébranlent, ils me maudiront. Mais ayant trouvé *mon* escalier, ils grimperont. Personne ne vit pour lui-même et personne ne meurt pour lui-même.

Des larmes coulaient de ses paupières ridées. Si la Vérité au-dessus de lui dans les nuages était apparue, il ne l'aurait pas vue.

Le voile de la mort se posait sur ses yeux.

– Mon âme entend leur marche joyeuse, et ils montent haut, toujours plus haut ! pensa-t-il.

Il porta une main ridée à ses yeux. Quelque chose de blanc voltigeait au-dessus de lui venant du ciel, descendait peu à peu à travers l'air tranquille, et tomba enfin sur sa poitrine.

Il tâta : c'était une petite plume. Il mourut en la tenant dans sa main.

Le jeune homme avait mis une main sur ses yeux et des larmes coulaient sur la figurine en bois.

– Comment sais-tu tout cela ? chuchota-t-il. Ce bois ne contient pas tant de mots !

L'étranger répondit :

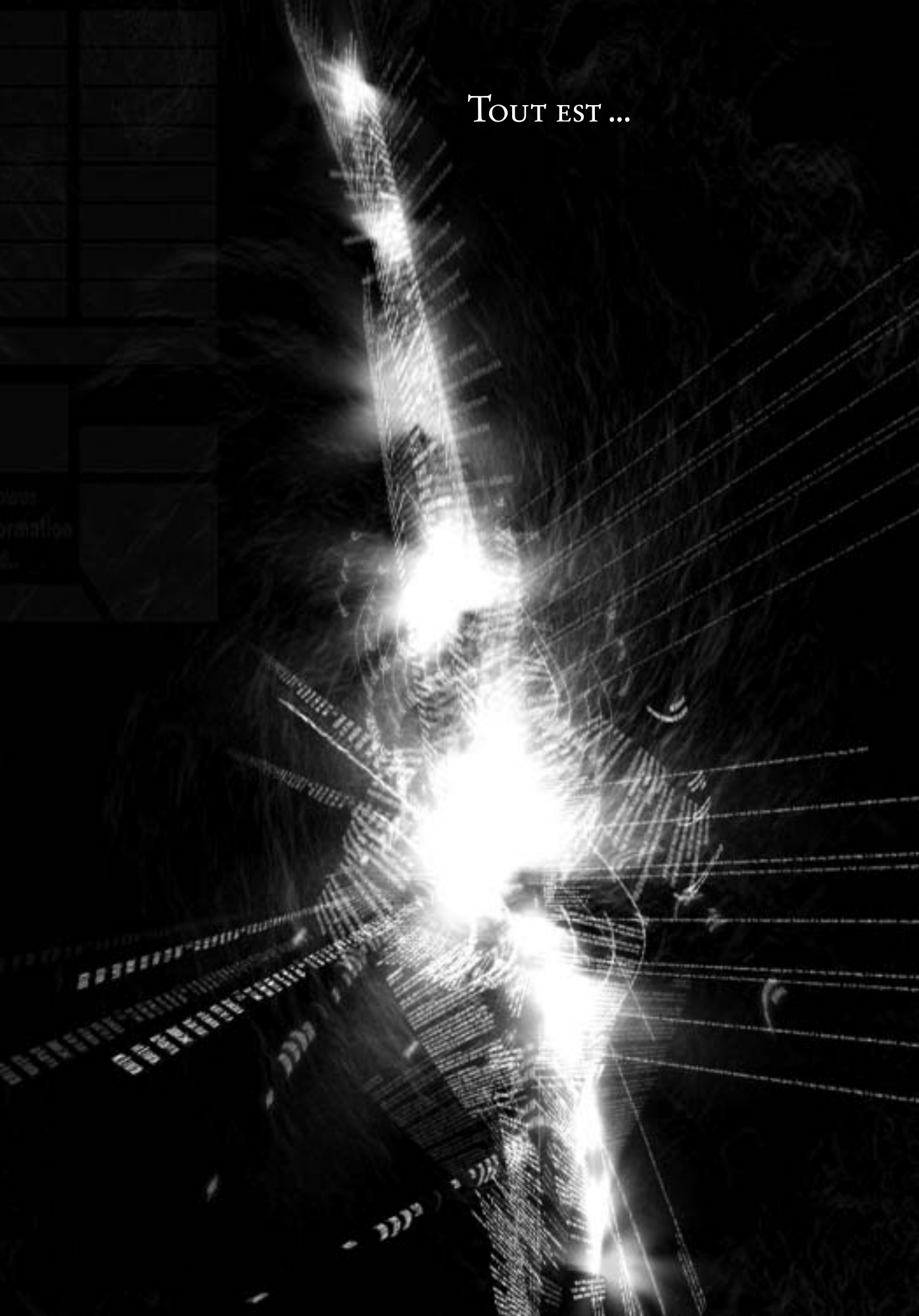
– Bien sûr, toute l'histoire n'y est pas dite, une petite partie seulement. La particularité de tout art véritable, le plus primitif comme le plus élevé, est de dire davantage qu'il ne dit, et de nous emporter bien loin. Rien n'est plus facile à comprendre que la Vérité. Je peux l'interpréter de mille façon et à chaque instant elle découvre de nouvelles perspectives.

Il tournait et retournait l'objet de bois.

– Ce sont les yeux passionnés de ton âme qui voient à travers l'enveloppe matérielle grossière. Tous les faits naturels et spirituels sont en relations mutuels. Dans cette modeste sculpture en bois tu peux lire nombre de faits spirituels comme ceux qui ont lieu dans la réalité.

– Toute ma vie j'ai désiré te rencontrer », dit le jeune homme.

TOUT EST ...



Il est intéressant de voir comment les théories se succèdent les unes aux autres à partir d'hypothèses apparemment très différentes. Prenons par exemple les approches plus ou moins scientifiques de notre monde. Certains disent : «Tout est matière.», d'autres disent : «Tout est vibration», ou encore : «Tout est énergie».

Il y a d'autres théories du «Tout est ...», mais celles que nous venons de mentionner ont en commun un caractère scientifique. Depuis peu, est venu s'y ajouter une nouvelle théorie : «Tout est information», qui accroît encore l'intérêt de cette série, non seulement parce que nous vivons aujourd'hui dans un monde d'information, mais parce que se présente l'évidence d'une analogie avec l'image christique originelle : il n'y a qu'un pas entre «Tout est vibration» et la Parole du commencement, et donc le Père ; entre «Tout est énergie» et la Force du Fils ; entre «Tout est information» et la Connaissance de l'Esprit. Au «Tout est matière» se trouve associée la matière primordiale dont tout a été formé.

LA THÉORIE

A la lumière de ces analogies, le «Tout est information» mérite d'être étudié de plus près. Cette théorie s'appuie sur l'idée qu'à la base de tout ce qui existe, il y a une information abstraite capable de s'exprimer en un nombre infini de formes et qui demande à être connue. A cette fin, elle doit se transformer : elle se condense jusqu'à l'état de probabilité.

Le nombre infini de formes devient un nombre fini, mais néanmoins considérable, de probabilités qui elles-mêmes engendrent un petit nombre de virtualités lesquelles, à leur tour, donnent lieu à la

réalité telle que nous la connaissons. C'est ce mouvement, allant de la pure information à la réalité, que l'on appelle «la vie». Toujours selon cette théorie, quand, dans le champ du réel, la transformation de la pure information ne peut plus s'opérer, le phénomène cesse d'exister et c'est la mort.

LES DEUX MOUVEMENTS

La théorie passe sous silence le fait que pour être connue, l'information doit être saisie par une conscience capable d'apprendre et de se développer. Le développement de la conscience par l'assimilation de l'information est un mouvement second qui s'effectue en sens opposé à celui de la condensation de l'information. Le premier mouvement, lui, va de haut en bas, il vient à nous du futur et, pourrions nous dire, d'un espace vide, tel que l'on se représente l'espace avant toute création. Le mouvement de développement de la conscience est précisément inverse : il va de bas en haut, fait irruption du passé et d'un espace plein de matière, la nature, pour s'approcher, espérons-le, d'une information toujours plus originelle.

Nous avons tendance à considérer ces deux mouvements comme étant «la vie»; par là, nous ne pouvons considérer le réel comme quelque chose de mort ; ajoutons à cela que nous ne connaissons pas, ou à peine, le premier mouvement.

LE COURANT D'INFORMATION DE L'EXPÉRIENCE

Ce que nous entendons couramment par «information» est à l'opposé de ce qu'envisage cette théorie. Pour nous, l'information est une description aussi exacte que possible de ce que nous constatons dans la réalité, un ensemble de données et de faits venant à notre connaissance de diverses façons, par les livres, les journaux, la radio, la télévision, internet. Mais cela ne nous rend compte que d'une fraction du réel tel qu'on peut l'observer. Toutes nos prévisions ne sont que des extrapolations à partir du passé. Ce vers quoi nous tendons se trouve donc dans le passé, dans l'espace empli, avons-nous dit. Nous sommes tournés vers l'information qui contient ce qui a été et comment cela fut, dans le sens inverse de la théorie décrite, pour laquelle le point d'orientation réside dans la vacuité où l'information va déterminer ce qui est susceptible de se produire, et créer la réalité.

Notre conscience est une conscience d'expérience. Elle se fonde sur notre observation de la réalité vécue. Elle utilise l'action conjointe des sens de l'observation, de la sensibilité et de l'entendement qui s'influencent mutuellement, et s'accordent entre eux. Ce sont, en somme, les instruments permettant la mise en œuvre du processus d'information dans le réel, dans l'espace physique, et non dans l'espace abstrait, «vide», l'espace dans lequel l'Esprit peut se manifester. Ce courant

d'information provient donc du passé pour déboucher dans le présent, de bas en haut, dans le sens inverse du mouvement originel. Il coïncide avec le mouvement de développement de la conscience d'expérience, développement qui, nous pouvons l'imaginer, est déterminé et limité.

Pour prévenir toute confusion, notons que l'information pure et abstraite, c'est-à-dire «l'Esprit», ne peut être connue de la conscience expérimentale, parce que l'instrumentarium, l'homme et sa personnalité, n'en a pas l'aptitude. Il est accordé, réglé sur le passé, ce qui fait de lui un être plein de contradictions. Il désire vivre, se développer et croître intérieurement : c'est sa principale motivation ; mais, en même temps, il veut conserver les choses telles qu'elles sont et ont toujours été, éventuellement les amplifier, mais sans changement profond. Or, ce n'est qu'un changement radical de l'orientation de la conscience qui puisse ouvrir le chemin de «la vie».

Heureusement, nous ne passons pas toujours à côté du mouvement originel. Il arrive que nous nous libérions du courant d'information de l'expérience et ne voulions même plus en entendre parler. Au moment où l'on refuse la dictature des sentiments et du vécu, il se peut qu'une fraction de seconde nous entrions en contact avec l'Esprit, avec l'information originelle. Un rayon de la conscience originelle nous touche, que nous allons pouvoir traduire dans notre propre langage et avec nos propres images.



La faculté de traduire avec nos mots la connaissance, ou information originelle, est une importante caractéristique de la conscience. L'information reçue prend un sens, les mots et les images émergent sur la trame de l'histoire, celle de notre culture, comme celle des événements dont nous avons fait l'expérience. Mais, alors même que nous recevons la nouvelle information par les impulsions de l'Esprit, nous sommes assujettis par nos perceptions, nos sentiments, notre entendement, à notre passé qui en a tissé la toile. C'est un cercle vicieux. On interprète le présent par rapport aux événements antérieurs, en l'annexant à l'histoire, et nos perceptions entérinent la légitimité de ce mode d'assimilation.

Ainsi, l'on comprend que dans l'optique de la recherche spirituelle, il soit souvent recommandé : «Vivez dans le PRESENT», «Abandonnez le passé», «Faites bien et laissez dire». Exhortations fort appropriées mais qui ne peuvent pénétrer en nous que si nous avons conscience des deux mouvements inverses de l'information à connaître.

La théorie du «Tout est information» fait état d'une condensation, d'une transformation de la pure abstraction en probabilité, puis en potentialité, puis en réalité. Bien qu'elle ne dise rien du passage à la réalité, ni du rôle que jouent les sens, elle nous paraît intéressante.

Dans des instants d'extrême danger, on sait que la conscience se met à fonctionner différemment. Tout le système est en

alerte et la vigilance accrue ; nous sentons les choses arriver avant même qu'elles se produisent. Nous sommes dans le présent, prêts à réagir. C'est un instant presque entièrement affranchi du passé.

Le passage du potentiel au réel ouvre encore d'autres horizons. Nous ne sommes pas seulement libres du passé, mais nos perceptions sont tournées vers le futur, vers ce qui va arriver. Nous ne voyons plus ce qui s'est déjà produit mais ce qui va se produire, faisant ainsi passer le virtuel dans le domaine du réel. Nous créons notre propre réalité en ayant, pour ainsi dire, inversé la direction de nos facultés sensibles : au lieu de considérer la réalité déjà existante, nous rendons réelle une potentialité. Au lieu d'enchaîner le présent au passé, nous l'associons au futur.

Avec une conscience entièrement enracinée dans le passé, il est difficile de se représenter le processus et de l'accomplir ; alors qu'à une conscience engagée sur le chemin de l'ouverture à l'Esprit, au courant d'information porteur de la liberté intérieure, le «présent vivant» offre en abondance des occasions de revenir à l'équilibre du champ de vie originel.